

VI. Viens, Louis, qu'on remonte au chalet

Ce qu'il avait retenu de cette soirée, Paul Dufaux, le berger, on aurait dit râcle-bouse que l'on aurait été plus juste – on disait autrefois râbleur, celui qui tient le râcloir de bois plein de bouse jusqu'au milieu du manche et vous rassemble les déjections d'un troupeau après qu'il ait été trait dans l'écurie –, c'est que la petite demoiselle, à la table d'à côté, avec ses grands cheveux blonds, cette fossette qu'elle avait au menton et ce sourire un peu de coin par moment, elle lui rappelait furieusement sa bonne amie d'autrefois, quand il était jeune. Ce même sourire, ce même port de tête, et surtout cette beauté discrète et un peu évanescente qui l'avait fasciné. Cette ressemblance même l'avait troublé, et il n'osait plus la regarder, d'une part parce que cela aurait été impoli, et d'autre part parce de la voir ainsi, cette jeunesse, cela le troublait plus qu'il n'osait se l'avouer. Ainsi à voir cette jeune fille, et qu'elle soit si près de lui, presque à sentir son parfum, toutes sortes d'images lui revenaient, quelque part douloureuses pour lui. Qui lui faisaient comprendre avec acuité combien le temps avait passé, on est vieux avant qu'on s'en soit vraiment rendu compte, mais surtout tout ce qu'il avait pu manquer dans sa vie de n'avoir pas eu une femme à ses côtés, pour que l'on puisse affronter la vie ensemble. Tandis que lui, il n'avait jamais été que seul dans les chalets, on veut dire par cela sans compagne, quoique presque toujours avec des collègues d'infortune.

Il n'avait ainsi pas été trop bien en cette soirée, Paul Dufaux. Avec en plus, pour le rendre plus médiocre à ses propres yeux, cette façon gauche qu'il a toujours de se comporter en société, plus encore à table, alors qu'il n'était peut-être pas allé dans un restaurant plus d'une dizaine de fois dans sa vie. Deux ou trois mariages de ses neveux et nièces, quelques enterrements aussi où il avait pu se goberger à l'œil dans l'une ou l'autre de ces auberges de village où l'on se retrouve après que l'on ait été enterré le mort au cimetière. Chose curieuse, c'est pas dans de telles retrouvailles, qu'il était le plus mal, il était même, il devait le reconnaître au fond de lui, plus heureux dans les enterrements que dans les mariages. Il n'avait au moins pas la nécessité de s'y amuser, alors qu'il avait en horreur ces manifestations où l'on a l'obligation de se bidonner de n'importe quelle imbécillité que l'on entend de l'amuseur de service, en général un bonimenteur de salon dont la suffisance confondante vous indispose.

Une soirée en somme un peu de perdue. Il ne participait que de loin à la conversation, Louis occupant l'essentiel du temps avec de la politique locale sans grand intérêt pour lui, qu'est-ce qu'il en a à faire, de tous ces gens qu'il ne connaît pas, et ses souvenirs d'alpage où, il faut le dire, et plus son compère avait bu, plus cela devait évident, il idéalisait un peu trop, tandis que là-haut, qu'est-ce qu'il y a de gai et d'héroïque, en somme, hein, à racler de la bouse ?

Alors il était là, un peu éteint, tout moindre de cette angoisse qu'il avait de commettre des impairs, avec ses mains et ses fourchettes dont il ne savait jamais laquelle est la bonne, de s'étouffer avec un truc un peu spécial dans son assiette,

ou même de dire une ânerie dans une conversation où tout à coup il plaçait quelques mots sans même trop savoir au juste pourquoi, il était si tranquille dans son silence. L'art de mettre les pieds dans le plat, quoi ! Mais il s'oubliait le plus souvent, son regard quittant ses comparses pour errer dans la salle, sur cette jeune fille, là, près de la fenêtre, ou sur les autres convives. Plus souvent encore, il regardait la serveuse, il aurait voulu dire sommeillère, mais il ne savait plus si on disait encore comme ça. La serveuse ou la demoiselle de salle, ou n'importe quoi. Une joyeux luronne les ayant servis à merveille en somme, et il aimait bien quand elle s'approchait de la table avec son grand sourire, dotée d'une poitrine généreuse qui le fascinait. Il voyait la naissance de ses seins, et ceux-ci gros et qu'il imaginait fermes, alors que peut-être ils ne l'étaient pas, allez savoir. Et de voir ainsi cette femmes aux formes si généreuses, cela aussi le tourneboulait. Tout ce qu'on manque, en une vie. Toutes ces étreintes que l'on ne connaîtra jamais, ces effusions maximales dans le bienheureux moite d'une chambre à coucher, il en souffrait. Dommage pourtant que celle-ci n'ait pas eu de jolies dents. Simple constatation mais qui pourtant atténuait quelque peu son excitation. Volupteuse quelque part, décevante ailleurs, tout au moins pas aussi attirante qu'il l'aurait voulu dans ses désirs secrets.

Des idées comme ça, tandis que Louis ne cessait pas de discourir et en était à sa quatrième bière. Quelle soirée un peu merdique en somme, qu'il se pensait.

Il regardait aussi par la fenêtre, pour contempler la grande montagne que l'on voyait peu à peu goûter à l'ombre un rien triste du soir, bleutée tout d'abord, puis de plus en plus noire, encore qu'une lune au trois quarts lui gardait une lueur un brin laiteuse. Et c'est là-bas que l'on vit, se disait-il. Et il imaginait alors leur chalet qui les attendait là-haut, tout là-haut, dans une combe un peu perdue. Il le voyait dans son silence bienfaisant, avec pour seul bruit les cloches des vaches dans les environs, dans une clairière proche, au-dessous de la grande combe, tandis qu'ici ce qu'il entendait, c'était le brouhaha de la salle ayant atteint maintenant un paroxysme insupportable. Il se fatiguait de cette manière des éclats de voix de la voisine de la table de derrière, avec son parler fort et perceptible par tout un chacun, après qu'elle ait, en début de soirée lu de vive voix, afin qu'on l'entende dans toute la salle, un livre illustré à ses enfants. Des contes à dormir debout que pourtant elle articulait avec le plus parfait sérieux, afin qu'ils n'oublient pas. Il s'en souviendrait lui aussi !

La salle était pleine. Trop. Il se sentit soudain serré aux entournares, et même une fois de plus, il lui vint cette angoisse au niveau du cœur qui transformait toute heure vécue en supplice, alors même que son seul but désormais aurait été d'échapper à toute emprise sociale pour se retrouver seul, et surtout dans son élément. Celui-ci ne l'était pas, d'autant plus que lui aussi, d'en être à sa troisième bière, il voyait trouble, il n'entendait plus qu'à moitié ce qui se disait à table, il appréhendait plus mal encore ce monde pour lui étranger.

De plus en plus ainsi par la pensée il retrouvait sa combe et son chalet. Et des détails infimes lui revenaient dans cette sorte de délire qui l'avait saisi. Il voyait

par exemple ces petites fleurs, des orchis vanillés, qu'il avait découvertes hier pour la première fois de l'année. Malheureusement des vaches avaient passé par là qui en avaient écrasé la moitié. Il le regrettait vivement. Ces fleurs étaient rares et aucune ne devaient périr prématurément. Au contraire elles avaient à accomplir leur carrière de plantes jusqu'au bout et être aptes à former des graines qui permettraient plus tard à l'espèce de se maintenir, tandis qu'elle était au contraire si rare qu'elle manquerait bientôt de disparaître.

Il revit dans le même laps de temps toutes sortes d'autres plantes qu'il y avait là-haut, des ancolies magnifiques qui poussaient au milieu du pâturage, celles-ci si nombreuses que l'on ne pouvait avoir aucune crainte qu'elles disparaissent. Il les aimait aussi. Elles avaient une élégance rare, un peu aristocratiques. Des pensées de ce genre, que l'on pourrait estimer au-dessus des préoccupations d'un râcle bouse, mais lui seul savait sa sensibilité à ces éléments, et son désir de beau et d'éternel. Une vision que l'on acquiert dans la solitude des pâturages, où vous avez le temps de penser. Et de penser bien et solide. On voit les choses, on les sent. On les insère dans le temps, et celui-ci comprend ces trois ou quatre siècles que les gens vécurent ici alors que la vie reste la même.

Le chalet, il le revoyait en plus avec son grand toit, sa grosse cheminée, le puits et le balancier que l'on découvrait à proximité. Il se réjouissait de le retrouver, au milieu de la nuit, tandis qu'ils remonteraient avec son copain Louis, après qu'une autre connaissance les ait ramenés à mi-côte. Ils feraient le reste à pied, sur le chemin, puis sur le gazon, car là-bas, en haut, c'est si en altitude qu'il n'y a plus de chemin. Il pensait à sa chambre, celle du bas, tandis que les autres occupaient l'étage. Il dormait seul, et il ne s'en portait pas plus mal. Il pouvait ouvrir ou fermer la fenêtre à sa guise et non pas subir ce qu'auraient décidé les autres. Etre son maître au moins pour ces quatre murs où l'on passe ses nuits, et où l'on rêve. C'est déjà quelque chose. C'est un coin d'intimité dans un monde où l'on vit en permanence à plusieurs, avec les tensions que cela occasionne, et même si dans le fond, on a un peu près tous les mêmes idées. Mais les idées, c'est pas tout. Il y a le caractère de chacun. Et surtout ce besoin inné qu'ont les hommes, surtout certains, de commander les autres, de se mettre au-dessus d'eux. Ce que lui, il ne faisait jamais, discret en tout, à la limite presque inexistant. Mais quelle importance, puisqu'on finira tous de la même manière, bergers ou amodiateurs, ou patrons d'usine, dans les bas, ou docteur, ou pasteur, ou Jésus-Christ, lui-même, qu'il se disait, englobant en ce destin assuré toutes les créatures qui avaient vécu depuis que le monde existe.

Mais c'était de la musique d'avenir. Il était encore là, derrière la table où ils étaient restés les quatre. Il fermait les yeux. Le bruit lui devenait insupportable. Et puis la petite blonde, près de la fenêtre, était maintenant partie avec son copain. Elle lui manquait. Car cette image, merveilleuse malgré tout pour lui en dépit des souffrances passées qu'elle ravivait, avec sa blondeur et son sourire, s'était évaporée qui allait cependant lui laisser l'occasion plus tard de rêver. A ces journées qu'il avait vécues avec elle, le temps d'une saison, rien de plus,

parce qu'après elle l'avait abandonné pour en choisir un autre qui n'avait pas la langue dans sa poche. Et c'est pour cela que lui désormais, il se méfiait comme du diable de ces beaux parleurs capables d'embobiner ces femmes un peu trop confiantes, trop faibles aussi.

Il ne se sentit plus à l'aise. L'alcool, son éternelle angoisse revenue pour le martyriser une fois de plus, le monde vacillait. Et puis cet éternel brouhaha n'arrêtant pas, lui devint insupportable. Alors ainsi, arrivé au point extrême de ce qu'il pouvait supporter, il se tourna vers son compagnon de pénitence et lui dit :

- Viens, Louis, qu'on remonte au chalet !



X. Une chambre pour lui tout seul

Ils étaient cinq à habiter le chalet en période de fabrication, de juin à septembre. Cinq lurons, chiffre invariable, mais personnages qui se changeaient d'une année à l'autre, ce qui fait qu'il fallait recréer une ambiance à chaque début de saison.

Un seul en fait était resté fidèle au poste depuis plus de vingt ans. Et celui-là, c'était lui, Paul Dufaux dit Nono. Cette ancienneté lui donnait le droit d'avoir sa chambre particulière ! Celle-ci se trouvait à niveau, juste à côté du local de fabrication, tandis que les quatre autres comparses logeaient dans deux chambres que l'on trouvait à l'étage, sous le toit, c'est-à-dire souvent surchauffées au cœur de l'été, quand le soleil tape dur sur les tôles dont la chaleur passe à travers les anciens tavillons pour rendre l'espace étouffant, des nuits parfois presque insupportable. Tandis que la chambre du bas, qui restait chaude à cause de la proximité du local de fabrication, elle gardait cependant une température plus régulière. C'est là que Nono avait depuis longtemps choisi de s'installer. D'ailleurs après avoir vécu les heures de la journée dès 4 heures du matin à pas loin de 10 heures du soir, il lui fallait un peu d'intimité, d'isolement, et pour cela cette chambre était idéale. Encore qu'elle n'avait aucune commodité et qu'en plus son lit, à Nono, était d'une vétusté presque incroyable. Un simple cadre avec de la paille, par dessus le duvet. Rien de moins, rien de plus surtout !

On lui avait demandé cent fois s'il ne voulait tout de même pas améliorer ses conditions de couche. Il répondait toujours :

- Je n'ai pas besoin de luxe !

Pas un mot de plus. L'affaire était close. Il garderait ces mêmes conditions jusqu'au bout.

La chambre à Nono, comme on l'appelait, petite pièce située au nord, avec une seule fenêtre, pas très grande, à six carreaux, que d'habitude il laissait ouverte, aérer un peu cet espace autrement trop confiné. Les murs étaient de chaux, crevassés. Le plafond était ancien, fait de poutres et de planches du début du XIXe siècle sur lesquels les bergers avaient laissé la trace de leur passage. Ils avaient écrit au charbon, à la sanguine, au crayon, et même avec une sorte d'encre dont on ne sait pas de quoi elle est faite. Les bergers, solitaires, l'ennui au cœur, ou du vague à l'âme, avaient exprimé quelque chose, c'est-à-dire souvent leurs ressentiments. Ainsi on pouvait lire :

- Merde aux Combiers !

Celui-là en avait gros sur la patate qui avait pris les habitants de la région en grippe. Peut-être avait-il eu à les supporter qui avaient tenu à montrer qu'ils étaient du coin tout en lui faisant sentir, à lui, qu'il n'était qu'un importé, donc en quelque sorte une demi portion !

Un autre avait noté :

- Jules le pineur !

Jalousie devant un beau gosse ayant du succès avec les dames, ou problèmes sexuels dans le cadre d'un groupe, saura-t-on jamais.

Ces mots exprimaient souvent des blessures. Ou de l'ennui. Mais aussi on se plaisait à parler du temps qu'il fait, d'une neige précoce, d'un été particulièrement sec, d'une montée plus tardive qu'à l'ordinaire en vertu d'une saison singulièrement en retard.



Le repos du berger – dessin de Pierre-Abraham Rochat

Et Nono était là, sous ces poutres sur lesquelles étaient marquées toutes ces inscriptions. Qui se poursuivaient même de l'autre côté, dans le local de fabrication, apposées contre une paroi de bois qui montait haut vers les poutres du plafond. Probable qu'ici autrefois un escalier était placé à cet endroit, ce qui permettait en conséquence aux locataires d'écrire leurs épitaphes tout en montant se coucher. Ou un autre jour, alors qu'ils étaient là et qu'ils ne savaient pas que faire. Un Nono que ces inscriptions accompagnaient, que même parfois elles troublaient. Il arrivait ainsi qu'elles ne laissent pas tranquille, comme si elles avaient été vivantes, ou que ces vieux bergers qui les avaient tracées étaient encore là pour se plaindre. Ils n'avaient pas entièrement disparu, puisqu'ils avaient laissé une trace de leur main. Ces simples signes avaient de l'importance. Ils témoignaient non pas seulement d'une mentalité, mais d'une vie qui se poursuivait en ces lieux quatre mois par année. Rude existence que

voilà, quand on est les uns sur les autres, pour le boulot, pour le manger, sauf pour le sommeil alors qu'il y a ainsi ces trois chambres qui permettent de se séparer un peu.

Nono fait aussi sa sieste après midi. L'oreiller sur la paille, le duvet sur lui, afin qu'il n'attrape pas un rhume par un méchant petit courant d'air survenu par la fenêtre presque toujours ouverte. On est fragile, vous savez. Nono ronfle par moment. A quoi pense-t-il, ce pauvre gaillard ? Il est là, sur le côté, la main sous la joue, mal rasé, mal lavé aussi probablement, mais qui y ferait attention, on n'est pas dans un hôtel de luxe, mais dans un simple chalet. Et un chalet qui est si vieux que personne dans la région n'a pu dire de quand il était, peut-être même du XVIIIe siècle, allez savoir. Encore que sa forme rectangulaire permettrait de croire qu'il soit plus jeune que cela. Mais rien n'est certain, car ces différentes formes passées se chevauchent, il n'y a pas de règles vraiment précises lors de la construction d'un chalet. C'est certes pour respecter certains principes immuables, mais aussi pour suivre les désirs du propriétaire. Et il y a aussi la situation géographique de l'édifice, la surface à disposition, la grandeur du bâtiment en fonction du bétail à héberger, toutes ces choses qui peuvent modifier un choix dans un sens ou dans un autre.

Nono n'a pas toujours le moral sur son alpage. L'autre jour, alors qu'il se promenait sur le pâturage, il était dans une région de lésines, de belles grosses en lesquelles il aurait facilement pu se cacher, il s'était dit :

- Et dire que si je tombais dans l'une d'elle pour ne pas en ressortir, que j'sois raide mort, je ne ferais besoin à personne, le monde serait absolument indifférent à ce qui serait désormais mon inexistence. Je n'importe donc pas plus qu'une hirondelle, pas plus qu'une fourmi même. Je ne suis rien. Et pourtant je me crois tout et je me cramponne à la vie. Je suis rien et je suis tout en même temps. Allez y comprendre quelque chose.

Et il se voyait au fond de sa lésine, Nono. Mort. Immobile. Raide. Et sans que le monde ne se soucie de lui, pas plus que d'un souffle dans un sapin, là, juste au-dessus. Quelle illusion, on a. On se fait des idées. De ce qu'on est, de ce que l'on fait, et même de ce que l'on représente pour les autres.

Ca lui faisait mal quelque part, ces pensées moroses. Mais assez de philosophie, qu'il se dit. Car il devait se lever maintenant pour aller faire du bois devant le chalet. C'étaient des bûches de sapin qui faisaient cinquante centimètres de long. On les fendait au merlin, tant le bois était bourré de nœuds. On mettait le plot sur un tronc, on levait le lourd engin haut dans le ciel, et puis on le rabattait avec force qui écartelait le bois parfois dans un craquement sec. Et les bûches qui tombaient à terre, c'était l'autre berger qui les prenait pour les entasser devant le mur, sous l'avant-toit. C'est là qu'on viendrait le chercher pour alimenter le creux de feu lors de la fabrication du fromage.

On était haut sur les pâturages, presque en limite habitable. Le chalet se situait dans l'une de ces combes longitudinales qui vont parallèles à la ligne de faite.

Une combe, un fond riche de terre et d'une très belle herbe malgré l'altitude, et des sapins des deux côtés, sur des zones plus rocheuses .

Voilà la vie de là-haut. Le tombereau avait été remisé près de la porte de l'écurie que l'on servirait ce soir attelé d'une vache, et puis encore demain matin, et ainsi tous les jours de la saison jusqu'au dernier jour. Les travaux d'une journée sont immuables. On n'y peut rien changer. Raperchage, traite, puis fabrication du fromage par le maître. Les autres aident d'une manière ou d'une autre.

Nono, avec ses vingt saisons, il se demandait chaque année s'il en ferait encore beaucoup d'autres. C'est qu'il commençait à sentir qu'il se faisait vieux. Il avait plus de peine à aller rapercher les bêtes à l'autre bout de la pâture, le matin surtout, quand il faut se lever au milieu de la nuit. Et puis de remplir ces bassins avec le balancier et les seaux, ça commençait à faire beaucoup pour un homme de son âge, surtout cette dernière saison où le temps était au sec depuis deux bonnes semaines et que les vaches buvaient deux fois plus. On n'arrêtait pas de remplir des bassins, ici, et puis à la citerne, à l'autre bout de la pâture.

Vingt saisons, et puis une de plus, et puis deux, et puis pour finir, mon pauvre Nono, tu crèves ! Et aucun de ceux que tu as connu ici ne sera peut-être à ton enterrement. Tu te rends compte ?

Et puis aussi et surtout, cette place que tu as occupée pendant vingt ans, elle te sera prise immédiatement. Et ta présence en ce chalet pendant toutes ces années, après une génération, personne n'en n'aura plus le souvenir.